

## Chapitre I

Quatre heures du matin, tout le monde était assoupi. Driss, totalement dans le brouillard, ouvrit timidement un œil. Il venait de surgir d'un songe dans lequel ses amis les plus chers lui disaient au revoir, tous étreints par la douleur de le quitter.

Se redressant sur son siège, il fit le tour de l'espace environnant. L'air était lourd, pas naturel. Au milieu d'une masse sombre et feutrée, il distinguait des groupes de personnes inconnus de lui. Ses yeux s'arrêtaient furtivement sur un homme seul, puis, à côté de lui il aperçut plusieurs couples, des familles, des hommes d'affaires. Plongé dans son monde, il n'avait fait attention à eux auparavant. Assis là, comme s'il était seul, il n'entendait plus aucun bruit, les yeux dans le vague. Il ne savait rien d'eux si ce n'est qu'ils partageaient avec lui un voyage vers la même destination. Encore étourdi par la fatigue, il ferma les yeux, et tenta de plonger dans ses rêveries. Difficile de dormir, tant le confort était précaire. Cassé sur son siège, la tête tournée de côté, chaque geste lui était douloureux. Alors il se tourna, se contorsionna encore, chercha une position improbable. Le temps lui semblait interminable. Son cœur, à mesure que les heures défilaient, battait de plus en plus fort. Dans un état second, tout se mélangait dans sa tête. L'espace d'un instant, il avait perdu ses esprits. Deux bonnes heures lui restaient, avant d'arriver enfin.

Excité par l'aventure qui l'attendait, il n'en était pas moins anxieux, sachant ce que le destin lui réservait. Sans emploi, et de surcroît, il ne parlait pas la langue locale. Tout juste avait-il un ami qui l'attendait. Mais le connaissait-il vraiment ? Cette ville, si grande, si exubérante, si belle, si redoutée, si dangereuse... Qu'allait-elle lui réserver ? Un instant, il pensa qu'il avait été fou de partir, de laisser tous ceux qu'il aimait. À présent il lui était impossible de faire marche arrière. Il avait toujours été comme ça, à la fois lucide et aventureux. De grande taille, il s'habillait de manière classique, avait les cheveux irrémédiablement coupés court laissant s'affirmer un visage lisse et décidé. Sa joie de vivre naturelle, sa voix posée et son sourire généreux lui avaient toujours permis de se faire des amis, et d'être apprécié par son entourage. Dynamique, la démarche alerte, il était doté d'un charme qui lui assurait un certain succès auprès des femmes.

## L'homme de Rio

Ce matin du 8 avril 1991, amorce d'une journée qui sera le début d'une expérience à jamais inoubliable pour lui, avait fissuré cette carapace qui semblait pourtant si solide. Son assoupissement était à ce point chaotique qu'il ne se sentait pas très bien. Vaseux, il avait hâte que ce voyage se termine.

Quatre-vingt-dix minutes s'étaient écoulées quand, tout à coup, il entendait une voix masculine très distincte : « Mesdames et Messieurs, ici le commandant de bord, nous abordons notre descente vers Rio de Janeiro, nous vous remercions de bien vouloir regagner vos places et attacher vos ceintures ». Parmi les hôtesses de l'air qui parcouraient avec minutie les allées de l'avion et vérifiaient le respect des consignes, l'une s'approcha de lui. Il profita pour s'informer du temps qu'il restait avant l'atterrissage.

« Trente minutes », lui répondit-elle.

Alors qu'elle poursuivait sa tâche avec une impeccable attention, malgré ses appréhensions, Driss arborait un sourire radieux. Son périple touchant enfin à sa fin, il s'imaginait déjà en train de déambuler dans les rues et fouler les plages de Rio. Impatient, il ne quittait pas le hublot, guettait la moindre lumière trahissant les habitations Cariocas. Pour l'instant, survolant toujours la grande bleue, il n'apercevait que le soleil se lever au-dessus des nuages. Ce spectacle majestueux le captiva. Peu à peu l'avion piquait du nez, ses oreilles se bouchèrent. Collé contre le hublot, il redécouvrit les couleurs et les paysages de ses souvenirs. La buée se transforma en eau, et finit par couler sur la vitre du hublot, comme la rosée du matin. La mer commençait à s'approcher, l'avion semblait vouloir se poser sur elle.

C'est sur la presqu'île d'Ilha do Governador que le 747 acheva son vol transatlantique, tout en rasant avec son train d'atterrissage les vagues de la baie de Guanabara. Il était profondément heureux de toucher cette terre. Très vite, son rictus se transforma en larmes, larmes de joie en découvrant dans le hublot les montagnes qui entouraient l'aéroport de Galeao. L'émotion le submergeait, il ne pouvait plus la canaliser. Il n'y avait pas assez d'air dans l'habitacle pour qu'il puisse se remettre. Rassemblant tant bien que mal ses esprits, il se précipita sur son bagage à main, le saisit et se hâta de sortir.

Il était six heures du matin, malgré les onze heures de vol, ne sentant pas la fatigue, il se faufila dans une des allées pour atteindre le couloir qui conduit aux douanes. La chaleur montait dans sa tête, lui brûlait le visage, alors qu'il avait laissé Lyon la veille, à seulement trois degrés au-dessus de zéro à dix-sept heures.

Au même moment, dans la favéla Rocinha, Ze Carlos commençait à sentir le vent tourner. Prévenu par l'un de ses lieutenants qu'un complot se préparait contre lui, il décidait de prendre les devants, et de s'enfuir avant d'être supprimé. Marcello fut alors recruté pour aider à prendre la place du chef. Toutes les armes étaient sorties contre la *turma* d'Éziequel. Comme attendu, la guerre éclatait entre les deux camps adverses. Les uns défendaient leur territoire afin que les lieutenants prennent le pouvoir, les autres étaient prêts à mourir pour placer leur favori, Éziequel. Marcello se tenait couché dans une ruelle, planqué, dans le but de mitrailler la bande d'Éziequel au moment où elle se présenterait devant son arme. Il savait qu'il n'avait aucune chance de s'en sortir, mais, opportuniste, il jouait son va-tout, espérant être le *chefe* de sa favéla. Éziequel, quant à lui, descendait la favéla, fidèle à ses habitudes, sans se couvrir ; il se croyait intouchable.

De sa prison où il purgeait une condamnation à vie, Tiago da Cunha était déjà informé qu'on se battait pour lui. Il espérait un règlement rapide des hostilités afin que le trafic de drogue ne soit pas interrompu trop longtemps. Beaucoup d'argent était en jeu. Les hommes et les enfants qui tomberaient, il ne s'en souciait pas. Ils faisaient partie des pertes et profits. Marcello était l'un d'eux, mais, son désir de travailler pour le parrain était plus fort. Pris par l'adrénaline des affrontements, il tirait nerveusement sans réellement savoir s'il visait ses ennemis ou ses alliés. Les coups de feu d'armes lourdes et des *filhos da puta* transformaient la Rocinha en un véritable champ de bataille. La police militaire s'était positionnée en bas de la favéla et attendait la fin des hostilités ; elle savait que plus haut une guerre de pouvoir entre deux clans faisait rage. Les ordres étaient très clairs, les laisser s'entre-tuer, ne pas bouger et attendre pour ramasser les corps. Pour leur part, les habitants de la favéla, de retour de leur travail, attendaient dans l'angoisse la fin du tumulte, priant qu'aucun être aimé ne figure parmi les belligérants. Les balles traçantes se faufilaient dans la nuit éclairant le ciel étoilé de la *cidade maravilhosa*.